

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS: BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLVENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

DEFAITE DES TEMPERANTS A CHILLICOTHE.

L'élection qui vient d'avoir lieu à Chillicothe, dans l'Etat de l'Ohio, et dont le résultat a été une défaite pour les apôtres de la Tempérance...

Depuis un mois, la lutte que se sont livrée les partisans de la tempérance et ses adversaires, se poursuivait avec une activité sans pareille...

Il y a à Chillicothe, comme à la Nouvelle-Orléans, comme partout d'ailleurs, des gens qui apprécient, à leur façon, les hommes et les choses...

Qu'un homme s'abstienne de boire des liqueurs parce qu'il ne les aime pas, parce que l'usage lui en est interdit pour des raisons de santé...

Qu'un homme s'abstienne de boire des liqueurs parce qu'il ne les aime pas, parce que l'usage lui en est interdit pour des raisons de santé...

Où, la lutte a été ardente, violente; elle était conduite, d'une part, par le maire Jayle, dans le comté de Ross, et de l'autre part, par des gens bien connus de l'endroit qui font la guerre aux salons de liqueurs...

Il paraît que pendant un moment les choses prirent une tournure telle qu'il fallut l'intervention du quatrième Régiment de la Garde Nationale pour empêcher une effusion de sang...

Le plaieant se méle souvent au grave dans la vie. C'est ainsi que dernièrement un avocat de la tempérance, un partisan du Dry, car ce sont les Drye et les Wet qui sont en présence dans la campagne qui se poursuit aux Etats-Unis...

Le cocher fit claquer son fouet la voiture s'ébranla, et Pierre Mauran quitta Villefranche en poussant un long soupir...

Lorsque le grand Milon était arrivé au moulin de Font-Verte, après avoir quitté Mariette, après avoir subi les imprécations de la Pascaline...

Mais il avait chassé cette impression pénible et, bravement, sans aucune hésitation, il était entré dans la maison, puis dans la cuisine, qui était la pièce où l'on se tenait d'ordinaire.

Autour de la table, garnie de verres et de bouteilles, plusieurs hommes étaient assis et parlaient bruyamment. A première inspection, Milon reconnut son père...

— Te voilà ? lui dit son père. Comme les mauvais soldats, tu arrives on ne sait d'où après la bataille.

— Heureusement, nous en sommes quittes pour la peur. Milon avait déjà compris; le ton de son père, autant que la vue de ces personnes en train de boire, l'avait rassuré.

— Tu savais tout ce qui vient de se passer ? lui dit son père. La conversation générale reprit de plus belle, tout le monde parlant en même temps pour insinuer le nouveau venu.

— Je le savais bien, disait avec véhémence le père Pascal, que cette passerelle mandite s'écroulerait un jour, causerait un malheur !

— Moi aussi je l'avais prédit, interrompit le vieux Fabré. J'avais averti l'agent-voyer, je lui avais déclaré : un malheur est inévitable !

L'ALCHIMISTE LEMOINE Est arrêté à Paris.

Chronique parisienne: Le petit monde des reporters, des avocats et des policiers qui s'agitent dans la Cité, entre le Palais de Justice et la préfecture de police, était mis en émoi...

— Quel Lemoine ? — L'Alchimiste ! Allons donc ! Et pourtant chacun s'empresse d'appeler ces nouvelles. L'information était exacte, bien qu'un peu fautive.

Le 15 juin, Lemoine, qui avait eu si bien se soustraire à toutes les recherches depuis le 15 juin, était sagement retourné en son pays, à Paris.

Tout le monde se souvient encore du bruit que produisit la plainte déposée, le 10 janvier 1908, par M. Julius Werber, directeur de la Société De Beers, contre l'ingénieur Lemoine...

Le 17 juin, M. Le Poittevin recevait une lettre de M. Lemoine qui lui annonçait qu'il avait résolu de se mettre à l'abri d'une arrestation en prenant la fuite...

Depuis cette époque, le service de la Sûreté reçut des avis annonçant que Lemoine était à Paris : vérification faite, la nouvelle se trouvait toujours être fautive.

M. Puzin, qui est un homme de trente à trente-cinq ans, habite avec sa femme et ses enfants 11, rue Brey. Il s'est installé là, le 15 avril dernier, c'est-à-dire aussitôt après qu'eurent été gagnées des poursuites contre son patron.

Il rentrait tard, se levait tôt, expédiait lui-même une importante correspondance et déjeunait chaque jour dans le restaurant qui est au rez-de-chaussée de l'hôtel.

Hié! Hié! matin, vers onze heures, M. Puzin, conduisant la gare de son magasin à son unique employé, sortait pour aller prendre son déjeuner quand, sur l'avenue de Wagram, il fut bûlé par son ancien patron.

Les deux hommes remontèrent ensemble l'avenue et, la famille de M. Puzin étant actuellement installée à Versailles, ils allèrent déjeuner au restaurant.

— Que se passait-il pendant le repas et quelles furent les confidences de l'Alchimiste à son secrétaire ? Nous n'avons malheureusement pu le savoir. M. Puzin était subitement devenu invisible.

Toujours est-il que les agents Nicole et Albrech aperçurent, vers une heure, Lemoine et son compagnon qui descendaient l'avenue de Wagram et s'engageaient dans la rue Brey.

Le prétendu ingénieur avait complètement rasé sa barbe, sa moustache était coupée en brosse, il était vêtu d'un veston et d'un pantalon forme anglaise en tissu gris foncé, avec un gilet havane à rayures. Coiffé d'un melon, il était, comme aux plus beaux jours, ganté de beurre frais.

— Un peu dégoûté, Lemoine ne fit aucune objection et monta de bonne grâce en voiture avec ses nouveaux gardiens. A une heure et demie, il était dans le cabinet de M. Blot et répondait avec bonne humeur aux questions que lui posait ce magistrat.

Il n'avait sur lui que vingt et quelques francs, mais il a déclaré qu'il devait retourner très prochainement à Londres où il avait la certitude de faire d'excellentes affaires.

— J'avoue avoir été surpris de mon arrestation, a-t-il ajouté; j'aurais cependant dû avoir moi-même de confiance, car ayant fréquenté, tous ces derniers soirs, les établissements de Montmartre, il m'est arrivé plusieurs fois

AMUSEMENTS. ORPHEUM.

Le succès de l'intéressant programme de l'Orpheum est plus grand à chaque représentation, de sorte que la dernière semaine est l'une des plus brillantes de la saison.

Les divers numéros sont admirablement exécutés par d'habiles artistes, auxquels le public ne ménage pas ses applaudissements.

WHITE CITY. CITE BLANCHE.

Malgré le temps menaçant un public nombreux se pressait hier soir à la Cité Blanche pour les excellentes représentations de vaudeville sont rapidement devenues populaires.

Une des principales attractions de la Cité Blanche est l'orchestre du professeur Restoff qui exécute chaque jour plusieurs morceaux populaires à la grande satisfaction du public.

Soirée théâtrale. Donnée par les Alumni du Collège St. Aloysius.

Les Alumni du Collège St. Aloysius ont donné mercredi soir, dans la salle du Théâtre Tullane, leur première représentation en présence d'un nombreux public.

Le programme comprenait deux pièces: "Her Husband" et "The Freshman", comédie en trois actes. "Her Husband" donne comédienne de rideau est une petite pièce en un acte, écrite par M. Allen Gregory Miller, un jeune journaliste néo-orléanais.

M. Miller, l'auteur, tenait le rôle principal et était secondé par Mme Miller et M. Paul Mazzel.

Les rôles du "Freshman" étaient tenus par des Alumni du Collège et la pièce fut bien enlevée et déchaînée de fréquents éclats de rire et de longs applaudissements.

M. Paul Mazzel, a été tout particulièrement bon dans le rôle principal, celui du "Freshman". Les répétitions de cette jolie comédie avaient été personnellement dirigées par M. San Remo Socolo.

Les rôles en étaient tenus par: M. G. Daste, L. Sabathier, Paul Mazzel, C. Duvic, Percy Massiot, John E. Garcia, W. O'Connell, Chas. Sarrazin, Frank Carrière et Mmes Jennie Ledwith, Sydney Shields Miller et Celine Lambert.

Les membres du Comité chargé de l'organisation de cette fête étaient: M. A. Daste, président; Gus

Assemblée des créanciers de Maloney.

Le gouverneur Sanders a assisté hier matin au meeting tenu par les créanciers de l'ex-notaire Maloney dans une des salles de l'Hôtel Deuchaud.

L'assemblée a été appelée à l'ordre par M. Thomas Walker qui en a expliqué le but et les raisons. Il a déclaré que si Maloney était autorisé à rester dans la prison de New Orleans au lieu d'être détenu dans le pénitencier d'Etat à Baton Rouge, il pourrait aider de ses conseils les avocats chargés de mettre de l'ordre dans ses livres et être de ce fait de quelque utilité à ses créanciers.

M. J. A. Thomas, un des signataires de la pétition, a approuvé les paroles de M. Walker et déclaré que la présence de Maloney à la Nouvelle-Orléans était indispensable pour mettre un peu d'ordre dans les livres et dossiers de son étude.

M. John O. Davey, qui a signé la pétition au nom de plusieurs des anciens clients de Maloney, a pris la parole en ces termes: "Certains cas ont été portés à ma connaissance dans lesquels des personnes ont signé des billets de l'ex-notaire et ensuite protesté leur signature; sans la présence de Maloney il nous est impossible de faire le jour sur ces différentes affaires."

J'estime que le gouvernement pourrait venir à notre aide en prenant en mains les intérêts des personnes qui ont été lésées par les transactions de l'ex-notaire.

Il est bien de dire que Maloney doit être au pénitencier; mais il y a été envoyé à cause du tort qu'il nous a causé. Si Maloney est autorisé à faire un séjour de trois à six mois dans la prison de paroisse et qu'il consente à déposer, il pourra être un important témoin dans la plupart de ces procès.

2. — Quelques-uns de ces cas ont démontré que certains des clients de l'ex-notaire lui redonneraient des honoraires et les dates de cour. Si ces honoraires et ces frais sont tous remboursés, les créanciers recevront peut-être un petit dividende sur leurs pertes. Sans l'aide de Maloney il sera naturellement impossible d'obtenir les noms de ces clients.

Dans mon opinion les créanciers tirent un grand profit de la courte commutation de la sentence, ainsi qu'il l'a fait ressortir.

Cette commutation, cependant, ne devra être accordée que si Maloney consent à fournir librement tous les renseignements, dossiers et documents nécessaires.

Nous croyons que Maloney remplira cette obligation.

Plusieurs autres signataires de la pétition ont ensuite pris la parole et se sont prononcés dans le même sens que M. Dart.

Après avoir attentivement suivi l'exposé des divers créanciers le gouverneur Sanders s'est levé et a dit: "Je vous promets de donner toute

Enquête à la Cathédrale.

Depuis l'explosion survenue dimanche dernier dans la Cathédrale St. Louis, plusieurs théories ont été avancées, mais en l'absence d'une enquête technique les autorités ne pouvaient affirmer si l'explosion avait été causée par un accident dû à une fuite de gaz ou si elle avait été l'œuvre d'un malfaiteur qui avait fait éclater une bombe.

L'avocat de district Adams voulant être absolument fixé sur la question, quoique persuadé pour son compte que l'explosion avait été causée par une bombe, a engagé les services de M. John Riley, le représentant de la Dupont Powder Co., un expert qui a hier après-midi, fait un examen des lieux.

M. Riley s'est rendu à la Cathédrale en compagnie de M. Adams, du chef des détectives Reynolds et de M. M. Henriques et Doyle et y a fait un examen minutieux.

M. Riley est arrivé à la conclusion qu'une bombe chargée de dynamite ou de nitro-glycérine avait causé l'explosion.

Funérailles de M. Heymann.

Les funérailles de M. Michel Heymann, le philanthrope bien connu, ont eu lieu hier matin à 10 heures, au cimetière israélite du chemin de Gentilly.

Une foule nombreuse a suivi le cortège qui est parti de la maison mortuaire à l'angle des rues Valence et Prytanée.

Le service funéraire a été célébré par le rabbi I. Leucht, qui a prononcé l'éloge du défunt en faisant ressortir ses nombreuses contributions à diverses œuvres charitables. Plusieurs couronnes et bouquets superbes étaient déposés sur le cercueil.

L'ABELLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: 15. Un an 100.00. 6 mois 55.00. 3 mois 30.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: 15. Un an 110.00. 6 mois 60.00. 3 mois 35.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger. L'abonnement partant du 1er et du 15 de chaque mois.

Edition du Dimanche. Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner à part s'adresser aux marchands.

Non agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou, par TELEGRAMMES SUR EXPRESS.

Cambricoleurs dans un bureau de télégraphe.

Robert Hall et John Bush, âgés tous deux de 16 ans et employés dans le bureau du Western Union Telegraph, Place Université, 111, ont été tirés d'un profond sommeil la nuit dernière, vers 4 heures, par des cambricoleurs qui forçèrent la porte du bureau.

Trop effrayés pour donner l'alarme les deux jeunes gens se tirèrent cois et aperçurent deux voleurs qui, après avoir pénétré dans le bureau s'emparèrent de quelques dollars déposés dans le pupitre du géant.

Après leur départ Bush et son camarade se précipitèrent au téléphone et avertirent les agents du poste central de police.

Le sergent Sweeney a commencé une enquête mais n'a pu obtenir qu'un très vague signalement des deux malfaiteurs. Bush et Hall dans leur frayeur n'ayant même pas remarqué s'ils étaient blancs ou noirs.

Les fonds de la Commission des Levées.

Les membres de la Commission des Levées de la Paroisse d'Orléans se sont réunis hier après-midi à 2 heures, pour décider du placement de la somme de 805,000 dollars, représentant la vente d'obligations, qui sera versée le 1er mai entre les mains du président, M. Koenig.

M. Koenig a déclaré que la somme de 805,000 dollars sera mise à la disposition de déposer ses fonds dans le Trésor de l'Etat.

Le maire Berhman a ajouté qu'il serait désirable qu'un intérêt fut payé à la Commission sur les fonds déposés au Trésor. Le gouverneur Sanders qui assistait à la séance a déclaré qu'il ferait son possible pour satisfaire cette demande légitime.

Une invitation à M. Taft.

M. Phillip Werlein, président de l'Union Progressiste et le colonel W. C. Dufour, l'un de membres les plus en vue de cette organisation, partiront le 5 mai prochain pour Washington dans le but d'influer formellement le président des Etats, M. W. H. Taft, à assister à la séance d'ouverture de la Convention des Voies navigables des Grands Lacs au Golfe. La convention doit s'assembler à la Nouvelle-Orléans au mois de novembre prochain.

Kavanagh, président de l'Association rejoindra M. Werlein et Dufour à Washington et se rendra avec eux à la Maison Blanche.

Vol dans une église.

Le sergent Henry J. Hyett, du second precinct, a été informé mercredi soir par le Rév. Père Ryan, curé de l'église St-Michel, rue Chipewa, qu'un voleur s'était introduit pendant la matinée dans l'église et avait brisé les boîtes de recettes et recueilli les contributions des fidèles.

— Ce ne sera rien, dit-il, il n'y a qu'un peu d'encre sur les jambes... Il faut les frictionner et les envelopper dans du coton.

La Renaude et Olémence suivirent les prescriptions du docteur. Elles frictionnèrent Lise et l'habillèrent ensuite. Ses vêtements exposés à la chaleur du feu étaient déjà secs.

Pendant que les deux femmes s'occupaient auprès d'elle, la jeune fille les questionnait.

Elle se rappelait maintenant: elle avait quitté sa tante; elle s'était engagée sur le chemin du Moulin... Baptiste l'accompagnait.

— Où est Baptiste ? murmura-t-elle. Il ne lui est pas arrivé de malheur, au moins ?

— Non, non, mademoiselle. Il est dans la chambre voisine, mais il n'est pas encore bien remis des contusions qu'il a éprouvées.

— Mais comment ai-je pu tomber ? — Vous vous êtes engagée sur la passerelle ? — Oui, je me rappelle, en effet. Les planches étaient sans doute usées et branlantes; elles se sont écroulées sous votre poids.

La Renaude pensait: — Le poids était bien léger cependant. Ah! elle ne devait pas tenir beaucoup, ces fameuses planches; peut-être même elles avaient onclevées.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

Le 26 Commencé le 1er avril 1909

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

DEUXIEME PARTIE

Le Passé D'une Mère

Le vieillard avait éprouvé une dernière joie avant de partir. Il

avait vu Lise, l'amie de Marthe, venue à l'hôtel pour dire adieu à son frère.

Il avait même échangé quelques mots avec elle. Comme il l'avait trouvée aimable et jolie il aurait voulu prolonger la conversation!

Mais la voiture attendait et surtout Lucien était pressé de partir.

Le cocher fit claquer son fouet la voiture s'ébranla, et Pierre Mauran quitta Villefranche en poussant un long soupir, où il y avait plus de joie que de tristesse.

Lorsque le grand Milon était arrivé au moulin de Font-Verte, après avoir quitté Mariette, après avoir subi les imprécations de la Pascaline, il n'avait pas assisté aux scènes pénibles auxquelles il s'attendait. Cependant, il n'avait pu s'empêcher d'éprouver un sentiment d'horrible malaise, quand, au tournant de chemin, il s'était trouvé brusquement devant la maison de son père, dont toutes les fenêtres étaient éclairées par les lampes qui brûlaient à l'intérieur.

Mais il avait chassé cette impression pénible et, bravement, sans aucune hésitation, il était entré dans la maison, puis dans la cuisine, qui était la pièce où l'on se tenait d'ordinaire.

Autour de la table, garnie de verres et de bouteilles, plusieurs

hommes étaient assis et parlaient bruyamment. A première inspection, Milon reconnut son père quelques voisins comme Pascal, le père et le fils Fabré.

Ce spectacle n'était pas celui auquel il s'attendait, et il en fut un peu décontenancé.

— Te voilà ? lui dit son père. Comme les mauvais soldats, tu arrives on ne sait d'où après la bataille.

— Heureusement, nous en sommes quittes pour la peur. Milon avait déjà compris; le ton de son père, autant que la vue de ces personnes en train de boire, l'avait rassuré.

Lise vivait. Le père Gondinet avait bien dit: "Nous en sommes quittes pour la peur." Et Milon possédait un long soupir de soulagement.

Mais déjà on lui faisait place, on lui désignait une chaise: — Si tu savais tout ce qui vient de se passer ! lui dit son père.

La conversation générale reprit de plus belle, tout le monde parlant en même temps pour insinuer le nouveau venu. Milon écoutait les uns et les autres sans interrompre personne.

— Ce moment, la Renaude était rentrée, s'était approchée d'elle: — Ce n'est rien, mademoiselle Lise; vous êtes tombée à l'eau, mais vous ne vous êtes pas fait rien.

La jeune fille hochait la tête et d'une voix plaintive: — Oh! si, j'ai très mal à la tête et là aux jambes...

Elle venait d'apercevoir Albert auprès d'elle. Sa surprise, son émotion furent extrêmes.

Albert se pencha vers elle, et lui prenant tout doucement la main, lui dit affectueusement: — Ma pauvre petite Lise; tu souffres donc beaucoup ?

— Oh! oui... Elle ferma les yeux, fatiguée par l'effort qu'elle venait de faire, et s'assoupit de nouveau.

— Il ne faut pas la fatiguer davantage, dit la Renaude, laissez la s'assoupir tranquillement.

— Que Olémence reste seule avec elle dans la pièce. Pour nous, sortons sans bruit. En disant ces mots, elle avait entraîné Albert hors de la chambre.

Puis Lucien était arrivé, il s'était assis sur une chaise au bord du lit où Lise reposait; et il avait pleuré.

Le docteur Bigal, venu à bicyclette, l'avait suivi de près. Il examina la jeune fille et fut tout heureux de la trouver saine et

sauve. — Ce ne sera rien, dit-il, il n'y a qu'un peu d'encre sur les jambes... Il faut les frictionner et les envelopper dans du coton.

La Renaude et Olémence suivirent les prescriptions du docteur. Elles frictionnèrent Lise et l'habillèrent ensuite. Ses vêtements exposés à la chaleur du feu étaient déjà secs.

Pendant que les deux femmes s'occupaient auprès d'elle, la jeune fille les questionnait.

Elle se rappelait maintenant: elle avait quitté sa tante; elle s'était engagée sur le chemin du Moulin... Baptiste l'accompagnait.

— Où est Baptiste ? murmura-t-elle. Il ne lui est pas arrivé de malheur, au moins ?

— Non, non, mademoiselle. Il est dans la chambre voisine, mais il n'est pas encore bien remis des contusions qu'il a éprouvées.

— Mais comment ai-je pu tomber ? — Vous vous êtes engagée sur la passerelle ? — Oui, je me rappelle, en effet. Les planches étaient sans doute usées et branlantes; elles se sont écroulées sous votre poids.